

Le mobilier en verre d'un camp de l'armée d'invasion de Napoléon I^{er}

Stéphane PALAUDE¹, Frédéric LEMAIRE²

mots-clés : verre, bouteille, camp, militaire, I^{er} Empire, Étaples

Dans l'expectative d'un débarquement en Angleterre, Napoléon I^{er} rassemble une immense armée sur les côtes du nord de la France au début du XIX^e siècle, armée dont le stationnement le plus connu est le « camp de Boulogne » à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais). Or, il existe d'autres cantonnements de troupes en bord de mer. Parmi ceux-là, il est apparu intéressant de s'arrêter sur celui d'Étaples (Pas-de-Calais). Là, près de deux mille soldats et gradés attendront de longs mois durant un hypothétique ordre d'embarquement. Logée à la dure dans des cabanes où le chauffage était banni, la soldatesque attend et tue l'ennui. On boit comme il se doit, voire on s'enivre. Les fouilles archéologiques opérées sur place, plus de deux siècles après, ont livré un mobilier en verre, non pas abondant, mais d'autant plus surprenant qu'il présente l'avantage d'être parfaitement cerné de façon stratigraphique, chronologique et peut-être même géographique. Si l'invasion ne se produisit jamais, le camp d'Étaples a livré ses secrets. Il ne reste plus qu'à interroger le matériel en verre retrouvé.

Ironie du sort, c'est la fouille, à l'origine préventive, d'un vaste espace périurbain de la ZAC du « Domaine du Chemin des Près » à Étaples, espace destiné à être construit, qui a permis d'y découvrir un lotissement antérieur, le tout premier, celui du camp napoléonien dit de Montreuil, un parmi ceux gravitant autour du célèbre « camp de Boulogne », cette gigantesque entreprise militaire française qui mobilisa bien des énergies impériales entre 1803 et 1805. Car ce sont les 1^{er} et 2^e bataillons (1177 hommes) du 69^e – dénommé, depuis le 24 septembre, « régiment d'infanterie de ligne » et dont le 3^e bataillon demeura stationné à Luxembourg – qui arrivent le 20 novembre 1803 à Étaples, à 12 kilomètres de Montreuil³. Ils rejoignent les 6^e et 25^e demi-brigades légères dont on retrouve les traces archéologiques effectives, tout comme pour le 69^e, sous la forme de boutons d'uniforme (inv. n^{os} 3401 à 3824). Il s'agit de prendre part, avec l'armée des « Côtes de l'Océan », au projet d'invasion de l'Angleterre ambitionnée par Napoléon I^{er}.

À Étaples, l'ensemble des troupes loge dans des baraquements semi-enterrés et couverts de chaume. Pour mémoire, le 69^e de ligne a été reconstitué, puisqu'il a participé à la campagne

d'Égypte où les deux-tiers de ses effectifs ont été décimés à la bataille de Canope⁴. Les survivants sont rapatriés en septembre 1801 par la flotte anglaise, celle-là même qui, dans la Manche, empêcha le projet d'invasion d'aboutir. Dès lors, dans la seconde moitié du mois d'août 1805, l'armée des « Côtes de l'Océan », devenue la « Grande Armée », quitte à marche forcée les camps du Pas-de-Calais pour l'Allemagne où le VI^e corps du maréchal Ney défait les Autrichiens à Elchingen (Bavière) le 14 octobre. Puis le 2 décembre, les soldats du « camp de Boulogne » mettent un terme à la troisième coalition à Austerlitz. Le camp de Montreuil peut donc sombrer dans l'oubli jusqu'à ce que l'ironie du sort frappe.

En effet, c'est en 2009 que le diagnostic archéologique tombe. La fouille suit bientôt, extensive, s'étalant sur près de quatre hectares. Elle est réalisée en quinze semaines, entre le 6 septembre et le 17 décembre 2010, par une équipe de l'Inrap composée de huit archéologues s'affairant sur les baraquements et autres excavations du camp napoléonien. La quantité de matériel recueilli alors est très importante : environ 6000 artefacts. Tout ce qui fait la vie du soldat est là : les éléments d'uniforme (agrafes de vêtement, boucles...), les objets de l'équipement (entre autres, éléments de sabre ou de fourreau de sabre, éléments de fusil...), ceux de l'armement (pierres à fusil, munitions...), ceux personnels (objets de couture, de parure, objets en os, rasoirs, briquets, tuyaux et fourneaux de pipes en terre blanche..., enfin des objets particuliers souvent uniques), des monnaies et des céramiques (terres cuites et porcelaines).

Sont aussi exhumés moult ustensiles (couteaux, couverts, verres à boire, fioles et bouteilles en verre, contenant divers en fer...), quantité d'outils (petit et gros outillage en fer, anneaux en fer, objets en rapport avec le cheval...) ainsi que des plombs de marchandise, de la clouterie, des éléments d'huissierie et autres, des éléments de quincaillerie d'ameublement, d'éclairage, voire des pièces de construction navale et même du lapidaire. L'ensemble est présenté dans le rapport de fouilles de l'Inrap⁵.

L'intégralité du camp d'Étaples aura été « retournée », si l'on peut dire, et non des parties représentatives, impossibles à définir en l'état des connaissances. Ainsi, sur les

Notes

¹ Docteur en Histoire, président de l'AMAVERRÉ

² Archéologue, ingénieur de recherches, INRAP - UMR 7041, Centre d'Achicourt (62)

³ Vassias 1913, 88.

⁴ Vassias 1913, 81.

⁵ Rapport Inrap Nord-Picardie juin 2015.

Fig. 1 Bouteille restituée à laquelle il manque le sommet du goulot, verre vert foncé, poids 1125 g. ; INRAP Nord-Pas-de-Calais, Étaples-sur-Mer, ZAC du « Domaine du Chemin des Prés », inv. n° 7255. Elle donne assez bien l'aspect du profil général que l'on retrouve, par exemple, sur les bouteilles inv. n°s 7110 et 7258 plus incomplètes, puisqu'il leur manque une plus grande partie du goulot. Ces dernières ont, respectivement, un diamètre de la base qui oscille entre 7,7 et 8 cm, pour un poids variant d'entre 710 et 775 g.

(© S. Palaude)



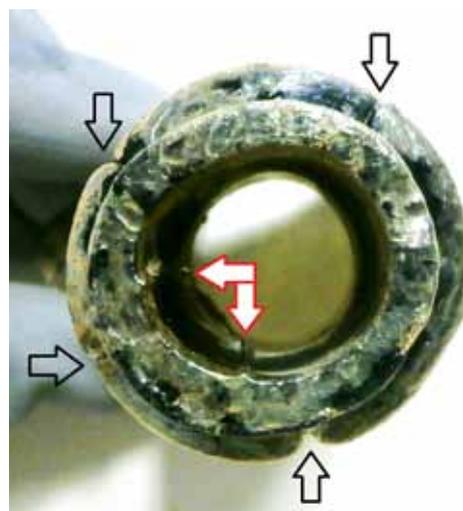
Fig. 3 Vue de dessus du sommet d'un goulot de bouteille de la baraque 34, verre vert foncé, Diam. sup. 3 cm ; INRAP Nord-Pas-de-Calais, Étaples-sur-Mer, ZAC du « Domaine du Chemin des Prés », inv. n° 7115. On distingue nettement les quatre encoches créées dans la bague pour faciliter le ficelage du bouchon (flèches noires), ainsi que les deux légères protubérances longilignes qu'aurait laissé comme marque un outil de conformation de l'intérieur du col (flèches blanches bordées de rouge)

191 baraques découvertes, alignées sur six-sept rangs, toutes sont fouillées en totalité pour une grande majorité d'entre elles. Il en est de même des structures périphériques, au nombre d'une cinquantaine, pour l'essentiel, des fosses et des fossés d'enclos peu profonds. Ceux-ci délimitent des enclos réguliers situés derrière les derniers baraquements du camp, probablement les potagers des compagnies mentionnés dans plusieurs archives. Grâce à la fouille et aux croisements permanents des résultats avec les sources historiques multiples, la compréhension du camp s'est affinée, comme se précisent la forme, la fonction et la répartition des différentes baraques.

L'ordre de bataille, celui du règlement de 1791, est bien à l'origine de l'organisation du camp et de la disposition sur trois rangs, par bataillons et compagnies, des baraquements des hommes de



Fig. 2 Vue de dessus du sommet d'un goulot de bouteille de la baraque 149, verre vert foncé, Diam. sup. 2,9 cm ; INRAP Nord-Pas-de-Calais, Étaples-sur-Mer, ZAC du « Domaine du Chemin des Prés », inv. n° 7219. On distingue nettement les trois encoches créées dans la bague pour faciliter le ficelage du bouchon (flèches noires) (© S. Palaude)



troupe. Par exemple, la découverte dans plusieurs de ces baraques d'inscriptions lapidaires, de graffitis sur moellons, d'une stèle figurant une grenade de guerre éclatant, ou encore de petits objets particuliers se rapportant à l'uniforme ou à l'équipement du soldat, a permis d'identifier les baraques du second bataillon, et d'isoler parmi elles, celles des grenadiers qui formaient la compagnie d'élite, et celles occupées par les fusiliers des 4^e et 8^e compagnies du 69^e. La compréhension fine de ces règles permet de mieux saisir la condition du soldat qui, avec la connaissance proprement archéologique des vestiges du « camp de Boulogne », figure parmi les enjeux majeurs des recherches étaploises. *De facto*, l'archéologie donne à voir concrètement la précarité des conditions d'existence du soldat napoléonien, notamment au travers de l'étude des baraquements encaissés, privés de tout confort,

dans lesquels on s'entassait à 12 ou 16 et où on ne devait à l'origine demeurer que quelques semaines, et non près de deux ans.

Une question se pose alors : fallait-il boire pour « tuer » le temps ? En toute occurrence, les fouilles ont effectivement livré du matériel lié à la dégustation d'alcool, mais pas seulement et pas en grande quantité. Sur près de 6000 artefacts, on ne dénombre que 265 individus en verre inventoriés, provenant de toutes les baraques. Il n'existe aucune zone de concentration de déchets de verre. La répartition s'effectue de la sorte : 85 individus en verre blanc de table dits verres à boire, à savoir des gobelets de diverses contenances (inv. n^{os} 7000 à 7083 – les numéros 7054 et 7056 sont annulés – plus 7260 & 7266) et une base de verre à jambe et à pied (inv. n^o 7062) ; 21 individus en verre fin vert que l'on range dans la catégorie des petites bouteilles et autres fioles de droguerie, pharmacie voire parfumerie, à section ronde ou carrée (inv. n^{os} 7084 à 7103, plus 7265) ; et 159 individus en verre vert foncé parfaitement identifiables comme bouteilles à vin (inv. n^{os} 7104 à 7259, plus 7261, 7263 & 7264). Si les deux premières catégories présentent un profil des plus communs pour l'époque, en revanche, les bouteilles en verre foncé dit noir méritent toute notre attention.

Ces bouteilles sont repérables par leur profil similaire pour une très grande majorité d'entre elles. Celles particulièrement bien conservées (inv. n^{os} 7110, 7255, 7258 voire 7261 bien qu'il lui manque le goulot) présentent toutes la même forme, soufflée à la bouche au moyen d'une canne, dans le moule de fond dans lequel n'est modelé que le fût du futur contenant. Ce fût est ici assez haut et légèrement tronconique inverse. L'angle de dépouille qui permet au souffleur de sortir sa paraison modelée du moule de fond, n'est, en effet, guère très prononcé. Mais ne sommes-nous pas à la charnière de deux siècles, à une époque où la bouteille va bientôt prendre presque définitivement sa forme cylindrique, évolution tendant à l'optimisation du stockage ? À partir du sommet du fût, ont été dégagés par la suite épaule et goulot obtenus en un tour de main par étirement du verre toujours à température.

Si ces contenants sont quasi « modernes », le moyen de préhension utilisé pour faciliter la reprise de la pièce à chaud et le modelage de la terminaison du col n'a rien d'innovant : il s'agit d'un pontil en verre cylindrique creux, c'est-à-dire la partie en verre noir demeurée sur la canne de soufflage après détachage de la pièce précédemment soufflée et étirée, partie vite réchauffée à la gueule du four puis appliquée dans le fond du contenant. Ce « collage » n'est d'ailleurs que temporaire, mais laissera sa trace. Au préalable, la matière vitrifiable du fond a été, au moyen d'un outil en fer nommé la mollette, « rentrée » vers l'intérieur, à la base du fût, pour créer ainsi la piqûre (voir inv. n^{os} 7261 & 7245, par exemple). Cette piqûre permet, déjà en répartissant mieux la masse de verre chaud restée à la base

au moment du soufflage, d'ajuster autant que faire se peut la future contenance de la bouteille. Fond et épaule du contenant n'ont ni trop de verre, ni pas assez, la répartition de la matière vitrifiable étant relativement bonne.

La forme des cols, quant à elle, ne présente rien de spécifique, quoique assez longue pour ceux parvenus jusqu'à nous. *A contrario*, il est indispensable de s'attarder sur leurs terminaisons. Les types de cordelines ou bagues qui enserrant le verre à quelques lignes du sommet, sont variés : simple ou double, puis simple arrondi, simple en pointe, simple conique, double conique rapproché, simple aplati... Cette bague a une utilité incontestable puisqu'elle permet d'éviter en premier lieu que ne se propage une possible fracture interne du verre lors du détachage de la pièce en cours, de la canne de soufflage, ce qui provoque fracture dans la paroi puis rupture du contenant. En second lieu, c'est sur cette bague qu'est « arrimé » le bouchon grâce à une ficelle et, plus tard, au moyen d'un fil de fer. Toutefois, certaines cordelines sont purement décoratives, relevant même de la fantaisie (inv. n^o 7185) voire de l'inutilité pour n'obéir qu'au simple respect de la demande de la clientèle (inv. n^o 7156 où le doublement de la bague au sommet du col ne renforce en rien sa solidité).

Il est pourtant de drôles de bagues dont l'existence n'apparaissait jusqu'ici dans aucune publication connue de nous : les bagues à encoches. Pour les modèles, certes peu nombreux, mais fort heureusement conservés, on remarque que le verrier a bel et bien utilisé un outil, une lame métallique probablement, pour entrecouper la circonvolution de la bague de deux (inv. n^o 7128), trois (inv. n^o 7219) voire quatre encoches (inv. n^o 7115) perpendiculaires. Il ne s'agit en aucun cas d'une erreur de fabrication, complètement aléatoire. En revanche, le positionnement des encoches l'est. En effet, il n'existe aucune régularité dans l'application de la lame qui est venue enfoncer à chaud la surface de la cordeline précédemment posée. Ce genre de bague revêt donc un caractère tout à fait exceptionnel, d'autant plus qu'il est révélé par des fouilles sur un gisement étagés parfaitement cernés chronologiquement dans son occupation humaine : de novembre 1803 à août 1805. L'utilité d'une telle cordeline résidait plus que probablement dans le fait que cela facilitait le ficelage du bouchon et surtout le cachetage à la cire de tout le sommet de la bouteille sur plusieurs centimètres de hauteur, évitant ainsi tout bourrelet supplémentaire et fragile pour lequel il fallait redoubler de précaution lors des manipulations ; pour des contenants majoritairement destinés à l'exportation sans aucun doute. Ceci est totalement inédit en France !

Autre interrogation soulevée par l'examen de certains individus sauvegardés : les embouchures ont-elles été réalisées au moyen d'un outil spécifique ? Si la très grande majorité d'entre elles ne présente pas de particularité, les pièces

inventoriées 7184 et 7185 portent à l'intérieur du sommet du goulot, la marque parfaitement visible d'une légère protubérance longiligne d'un peu plus d'un centimètre de longueur, comme si un outil y avait été utilisé pour la modeler. Selon nous, il ne peut être question d'un fil de verre étiré, voire d'un fil de verre tombé à l'intérieur au cours du façonnage. La trace est trop nette sur les trois individus conservés. Car, mieux encore, la pièce n° 7115, outre le fait qu'elle porte une bague à quatre encoches, présente cette fois deux « lignes » internes, de même type que les précédentes. Le verrier manipulait-il un outillage « révolutionnaire » pour son époque ? Il l'aurait été d'autant plus que le formage de l'extérieur du col de la bouteille ne l'est guère, lui. Pour lors, nous ne sommes pas en mesure d'apporter une réponse. Toutefois, cette spécificité méritait d'être mentionnée.

D'où proviennent ces « verreries » ? Pour ce qui est des verres à boire et autres fioles, nous n'en savons pour lors rien. Mais en ce qui concerne les bouteilles, il se pourrait très fortement qu'elles proviennent des verreries d'Hardinghen, transférées alors sur le territoire limitrophe de Réty (Pas-de-Calais), à une cinquantaine de kilomètres au nord d'Étaples. À cela, deux éléments de réponse qui abondent en ce sens :

1° Cet établissement verrier boulonnais spécialisé dans la fabrication des bouteilles et dames-jeannes destinées aux grands ports de commerce français, entre autres, puis, de là, à l'exportation vers les îles et pays lointains, des Amériques par exemple, est le mieux placé géographiquement avec des magasins à Boulogne-sur-Mer. De surcroît, il connaît à cette époque une période d'atonie manufacturière en raison des difficultés qu'il rencontre à acheminer par bateaux ses productions en verre noir obtenu grâce au charbon de terre extrait sur place ; ce qui avait fait sa force avant que les Français ne perdent la maîtrise des mers, ne serait-ce qu'au simple niveau du cabotage⁵. Rappelons que les ports de Dunkerque (Nord), Calais et Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais) subissent le blocus naval anglais de 1793 à 1814.

2° La fourniture de vin aux armées ne réclame en rien des contenants de 1^{er} choix, mais plutôt du dernier. Et force est de constater que ceux dont nous avons précédemment parlé pour leur similitude de profil (inv. n°s 7110, 7255, 7258 voire 7261), présentent un défaut majeur : l'assise de la base du fût part de biais. Nul doute que celui qui a acheté ces bouteilles ne les a pas payées bien cher : les verreries d'Hardinghen ne savent pas écouler leur fabrication, ce qui permet d'obtenir un « bon » prix quand tout dort depuis longtemps en magasins ; elles sont aussi les plus proches, ce qui abaisse le coût d'acheminement ; enfin, elles ont cédé du dernier choix, mais cela n'avait guère d'importance pour la soldatesque. Reste à savoir qui était l'acheteur.

Du rasoir du frater à la boucle d'oreille en or du grenadier, des dominos en os aux peignes à poux des musiciens, des couteaux de poche aux pipes en terre blanche des fusiliers, des binocles aux compas des officiers, des milliers d'objets ont été découverts à Étaples, objets qui permettent d'aborder, en connivence avec les textes, la vie quotidienne de ces hommes en attente du combat, dans cette extension du « camp de Boulogne » entre 1803 et 1805. Mais, de surcroît, si le nombre d'éléments en verre demeure très faible, cela nous a permis de découvrir d'étonnantes bouteilles, par le façonnage de certains intérieurs de goulot et par leurs bagues à encoches. Ces bouteilles, qui ont d'ailleurs le même profil, pour la plupart, nous donnent donc un aperçu, semble-t-il, d'une production locale méconnue : celles des verreries d'Hardinghen. Une confirmation par l'analyse de la composition chimique viendrait bien à propos désormais.

Bibliographie :

Lemaire et al. 2015 : Lemaire (Fr.), avec la collab. de Blanchart (K.), Couillard-Lesage (J.), Populaire (C.), Ramet (J.) - *Le camp du 69^e de ligne, La Grande Armée à Étaples : Le camp de Montreuil 1803-1805, rapport de fouille, ZAc du domaine du Chemin des Prés, Étaples-sur-Mer (Pas-de-Calais)*, Inrap Nord-Pas-de-Calais, 2015.

Vassias 1913 : Vassias (J.) : *Historique du 69^e Régiment d'Infanterie (1672-1912)*, Paris : Imhaus & Chapelot, 1913.

Note

⁵ Voir Palaude S., « Les verreries en bouteilles d'Hardinghen et de Réty (Pas-de-Calais), Une production du XVIII^e siècle au long cours », dans le présent *opus*.